Compte-rendu Diagonale Menton - Dunkerque - n°15132

Du 7 septembre au 11 septembre 2015

Participant : Pierre

Rédacteur : Pierre

Titre : La 18ème

Dimanche 6 septembre 2015

Dans le train de nuit pour Nice, la veille de ma 18ème diagonale, Menton - Dunkerque, je m'interroge. Suis-je suffisamment préparé pour affronter cette 18ème ? Elle marque tout de même la fin d'une série, un symbole donc, et cela me préoccupe. 18 jours auparavant (encore un 18, une coïncidence ?) je finissais Paris-Brest-Paris2015 et mon corps me dit qu'il n'a pas encore récupéré entièrement toutes ses facultés. Des petites douleurs de dos, de genoux, de mains me titillent encore. Il faudra les gérer et faire avec. Bon, la météo a l'air d'être avec moi : cinq jours de beau temps annoncés, mais avec vent du Nord … on ne peut pas tout avoir ! Des températures de 5° à 24°, un peu fraîches le matin mais en contrepartie pas trop chaudes l'après-midi. Il faudra peut-être s'abriter pour les repas de midi. Egalement, du brouillard au menu, je me couvrirai un peu plus, j'ai emporté une paire de gants longs. Il me reste à espérer que mes vieilles

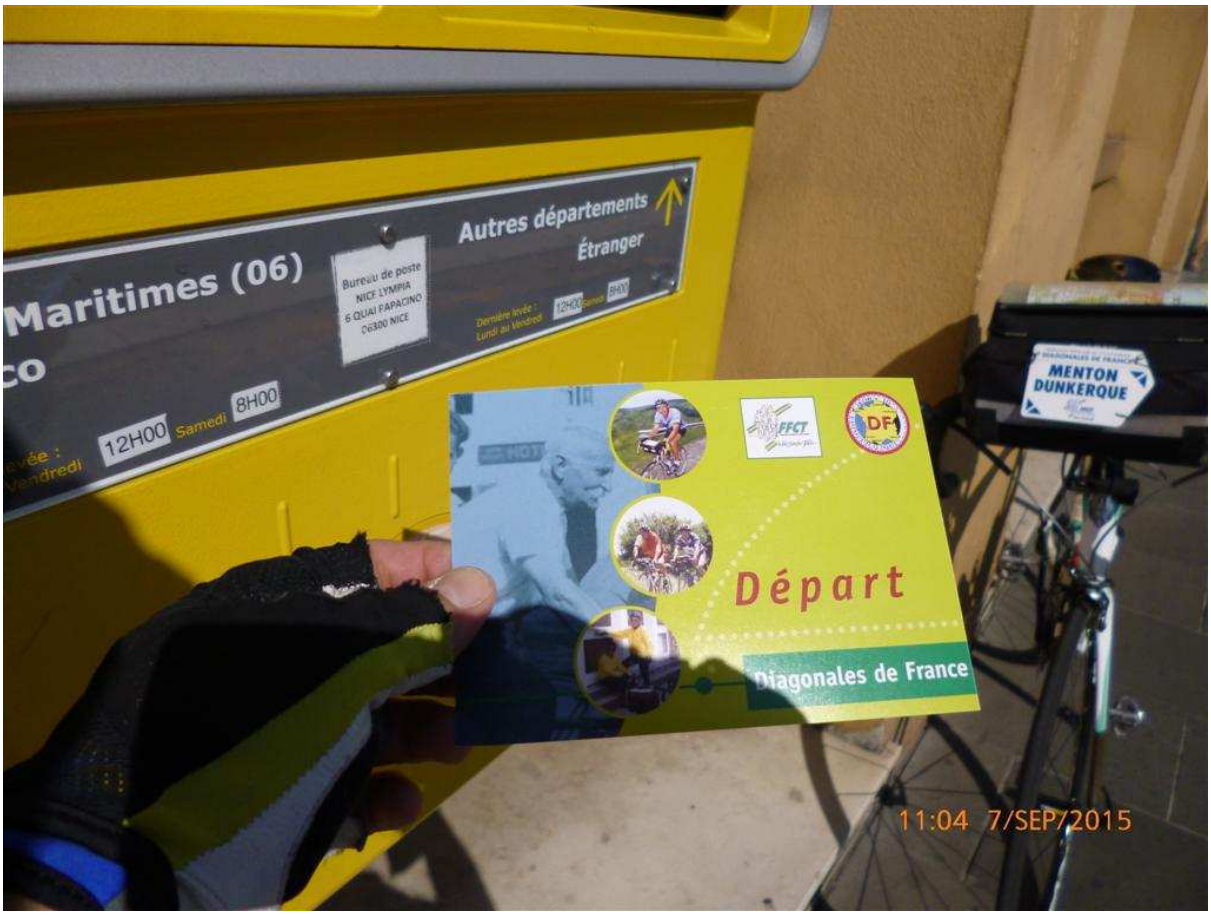
douleurs resteront tapies dans les profondeurs de mon corps. Ce corps qui me joue souvent des tours devant les gros défis et qui cherche à me faire douter en espérant que je vais baisser les bras, déclarer forfait et à lui le bon canapé devant la télé ! Non mais, qui commande à la fin ? Que ce harcèlement mental peut devenir fatiguant avant le départ ! S'y rajoute les détails organisationnels : le train sera-t-il à l'heure ? la correspondance également ? n'ai-je rien oublié ? Fortuitement, ce soir, mon compagnon de compartiment est un jeune militaire de la Marine Nationale en civil. En sortant du train de nuit à Toulon, celui-ci va embarquer pour trois mois sur le Mistral, un bâtiment de 199 mètres de long. Il s'agit d'un porte-hélicoptères capable de transporter des troupes et d'assurer le commandement de missions diverses. Il dispose également d'un hôpital à son bord. Cette fois-ci, il ira au large du Maroc et longera la côte ouest-africaine. Après avoir abordé la polémique sur la construction des Mistrals russes, sujet politique qui nous dépasse, la discussion porte plutôt sur la vie en confinement, la camaraderie et l'entraide. Dans ce cadre, il aura d'ailleurs un rôle important, il occupe à bord le poste de pâtissier. Il prononce une parole qu'un cycliste apprécie particulièrement : « Quand l'ambiance est tendue, de bonnes lasagnes, un bel éclair pâtissier et l'équipage va mieux. ». Cette causerie me fait oublier mes tracas et le défi qui m'attend. Une autre bonne nouvelle, Gérard G., un compagnon diagonaliste du club, est parti hier dans l'Est en vélo et train pour plusieurs jours et compte me croiser mercredi lors de son retour vers Paris. Il faudra organiser cette rencontre, lieu et heure. Il doit trouver une localité de rendez-vous en fonction de ses projets et de son avancement. Il a ma feuille de route et avec nos téléphones portables cela devrait être plus aisé qu'à l'époque des dinosaures, nom donné aux ères où il n'y avait pas encore ce mode de communication, car je ne ferai pas demi-tour, ni de longues attentes pour le chercher et le voir passer. Le temps est tellement précieux sur une diagonale !

Lundi 7 septembre 2015

Le train de nuit arrive à Nice à l'heure. Je sors du wagon et monte directement dans le TER qui m'attend sur le même quai. Une chance, j'optimise ma correspondance. Bien que ce TER arrive à Menton avec quelques minutes de retard, j'ai largement le temps d'atteindre le Commissariat de Police et récupérer la Marianne pour le départ. Le soleil brille, le ciel est d'azur comme la côte. Je me couvre de crème de protection solaire, mes dernières vacances sont loin et ma peau avait commencé à redevenir claire.

Il est 9h45, l'heure du départ, il ne reste plus qu'à pédaler ! La montée de la Turbie offre des vues exceptionnelles sur Monte-Carlo et fait oublier les senteurs provençales couvertes de gaz d'échappement. Des travaux à mi-pentes, déclencheurs de bouchons accentuent le phénomène, mais bien vite la descente vers Nice est avalée, la ville d'Eze traversée, le col de Villefranche franchi et un

arrêt à la poste du Port permet d'envoyer à notre Délégué Fédéral, la carte départ.



C'est bien parti. La piste cyclable le long de la promenade des Anglais laisse entrevoir les baigneuses et bronzeuses sur leur serviette. Je ne remarque que des éléments féminins. Il n'est pas encore 11h, la plage est bondée : ici, l'été n'est pas fini, les vacances continuent. Au boulevard René Cassin, je bifurque à droite et m'engage vers la route de Grenoble. La départementale D6202 longe le fleuve Var et est très empruntée. Des 2X2 voies, des ronds-points, des portions absentes de bandes d'arrêts d'urgence, beaucoup de poids-lourds et camping-cars : il faut rester très vigilant et bien rester sur le bord de la chaussée. Cela se calme à Plan-du-Var. Ensuite c'est la longue remontée du fleuve, au pourcentage faible mais régulier. Le vent commence à se faire sentir. Le mistral souffle le long du Rhône. Ici, il est plus discret mais envoie des rafales irrégulières et parfois j'alterne avec vent dans le dos, de côté puis de face sur

plusieurs kilomètres. La chaleur se fait sentir. Il fait bientôt 30° et lorsque je longe des rochers exposés au soleil, je traverse un véritable sauna. Après Entrevaux et dans la Clue de Rouaine, la montée est plus corsée mais la forêt apporte un bel abri. Ce n'est pas la même affaire dans la descente du col de Toutes Aures. Le vent est si violent, que je dois pédaler avec force et sentir mes genoux tressaillir. Aïe, les vieilles douleurs se réveillent. Virage à droite à la Clue de Vergens et me voilà de nouveau abrité. Je longe le lac de Castillon, aux reflets turquoises, presque jusqu'au petit col des Robines. A partir de là, les grosses difficultés sont passées : descente jusqu'à Barrême, premier pointage, puis Nationale N85. Le vent est contraire mais modéré et régulier. J'évite Digne-les-Bains par la départementale D17 et Le-Chaffaut-Saint-Jurson. Au passage très étroit sous la ligne du « train des pignes » reliant Nice à Digne-les-Bains, un panneau indique qu'il faut utiliser l'avertisseur avant de s'engager. Cela me fait sourire puisqu'un automobiliste n'entendrait pas ma sonnette ! Mais à cet instant, un coup de klaxon me fait littéralement sursauter et je me crispe sur mes freins dans un geste réflexe. Ouf, j'ai le temps d'éviter le pire : le choc frontal ! La Nationale N85 retrouvée, la circulation est plus dense : c'est le retour de la journée de travail. Je suis obligé de remonter des files de voiture à l'arrêt. Et une fois que le mouvement reprend, ces véhicules me dépassent et me coupent le vent contraire puis m'entraînent avec eux avec une confortable vitesse. Me voilà comme transporté jusqu'à Château-Arnoux-Saint-Auban sans trop d'efforts. C'est peut-être le seul avantage lorsqu'il y a beaucoup de circulation,… Arrivé à Sisteron, j'y achète mon dîner et pars pour l'hôtel sans restaurant à proximité. La chaleur a laissé des traces, je suis un peu déshydraté malgré les bidons ingurgités. On ne boit jamais assez.

Mardi 8 septembre 2015

Après une nuit agitée avec un sommeil en petits morceaux, je quitte l'hôtel vers quatre heures du matin. Il fait 5° et le vent est déjà là, du Nord, mais encore léger. Comme hier le long du Var, la montée vers le col de la Croix-Haute est d'abord lente et régulière. Après 55km, l'aube commence à poindre et j'arrive à Saint-Julien-en-Beauchêne, premier pointage du jour.

Au panneau d'entrée du village, je pose pour la photo règlementaire. Mais une fois reparti, je traverse le bourg et vois de la lumière dans la cuisine de l'hôtel Les Alpins. Je tente une approche, sachant qu'il vaut mieux un tampon qu'une photo. La patronne me remarque et m'ouvre sa porte. Décidemment, le cycliste n'effraye pas ! C'est même avec curiosité qu'elle me fait entrer et me va chercher son tampon pour mon carnet de route. Je repars vite, il fait plutôt frisquet : 2°. Heureusement la montée me réchauffe car avant de passer le sommet, la température frôle le 0°. Le soleil est levé de l'autre côté du col et il fait vite 5°. Je me suis couvert pour la descente et en profite pour chasser le col

de Tourdot, à Lalley, et le collet de Sinard, après Monestier-de-Clermont, en quittant par deux fois la départementale D1075. De toute façon, avec le vent, la descente n'est pas très roulante. Elle est même ralentie par quelques montées comme, entre autre, celle du col de Fau. A Seyssins, dans les faubourgs de Grenoble, je m'engage sur la piste cyclable le long du Drac pour environ seize kilomètres abrités, plats, calmes et paisibles. Je peux enfin me dévêtir, la température devient agréable. A Voreppe, j'achète mon repas de midi que je prendrai plus tard. Je finis de me déshabiller aussi, surtout avant d'attaquer un gros morceau : le col de la Placette. La montée est assez raide de ce côté-ci. Aussi une fois arrivé au sommet, je souffle, car il n'y a plus de grandes difficultés aujourd'hui. Je traverse un plateau verdoyant et après les Echelles, les belles gorges de Chailles. Dans la descente de Saint-Béron, une vue surprenante, car très dégagée, s'offre à moi. Puis j'arrive à Saint-Genix-sur-Guiers où un endroit pique-nique idéal pour cyclo m'attend : bancs, poubelles, point d'eau et sanitaires au même endroit. Le casse-croûte avalé, les bidons remplis, je repars rasséréné. La deuxième portion de piste cyclable du jour est la ViaRhôna jusqu'au port de Groslée. Encore un moment abrité, plat, calme etc… Je suis en avance sur mes prévisions et donc plutôt optimiste. Après Lagnieu, je dois à nouveau rouler sur la départementale D1075. Un axe très emprunté par les poids-lourds et lorsqu'ils me dépassent, comme hier, ils inversent le sens du vent qui devient alors favorable. Ainsi ma vitesse de croisière augmente et je gagne encore un peu de temps sur mon horaire. Mais qu'il faut être prudent ! J'arrive à Bourg-en-Bresse en avance. J'ai du temps pour faire de la lessive. Et après ma douche, je remarque des piqûres de moustiques sur tout le haut de mon corps, les bras, le cou, plus de vingt-cinq ! Je comprends maintenant ma mauvaise nuit de la veille à l'hôtel de Sisteron. Je n'étais pas seul au lit… Au fait, mes vieilles douleurs ne se sont pas réveillées aujourd'hui, peut-être à cause de la saignée que j'ai subie dans la nuit avec tous ces maudits insectes, ou alors, si c'étaient des moustiques tigres, avec un nom pareil, la réaction est encore plus

importante, avec leur salive anticoagulante venimeuse, j'ai subi un traitement de fond pour dérouiller mes articulations, ou alors, ça me gratte tellement partout que j'en oublie de me plaindre pour mes autres douleurs. Je dis souvent : « On n'a mal qu'à un endroit à la fois ».

Mercredi 9 septembre 2015

Hier soir, un échange téléphonique avec Gérard G. me fixe l'heure du réveil de ce matin. Il est arrivé la veille à Seurre et il y passe la nuit. Afin de lui permettre de prendre son train pour Paris dans les temps, on avance notre heure de rendez-vous. Je me lève donc plus tôt que prévu et m'élance sur la départementale D996. Je traverse Marboz, Varennes-Saint-Sauveur, Louhans dans la nuit noire complète, un fin quartier de Lune et la planète Vénus comme seuls compagnons d'aventure. Cette route est légèrement vallonnée et je l'ai déjà empruntée plusieurs fois, souvent avec un vent contraire. Là, le vent est absent et j'apprécie ce calme. Je réalise combien le vent contraire même modéré finit par user lentement la forme physique, c'était le cas hier. Quelques nappes de brouillard m'enveloppent à l'aube et me frigorifient. A Mervans, je crie un SMS direction Seurre pour sortir mon ami du lit : « J'ARRIVE DANS UNE HEURE ! » Le jour se lève doucement et lorsque le soleil pointe son nez rouge, je sens Eole se réveiller. Il est du Nord-Est et augmente d'intensité au fur et à mesure. Je retrouve Gérard à l'hôtel Les Négociants. Nous prenons un chocolat chaud ensemble et devisons de nos périples respectifs. Il est temps de se quitter. Il me souhaite bonne chance. Je poursuis ma route en contournant Dijon par Genlis, Arc-sur-Tille et Lux. Peu d'abris, des rafales régulières de travers, la progression est ardue jusqu'à Selongey, alors que c'est plat ! Dans le centre bourg, je trouve à me restaurer et à pointer mon carnet de route. Reposé, j'attaque une longue montée jusqu'à 504 mètres d'altitude. Le paysage est bucolique avec des traversées de forêts, des prairies, un beau ciel bleu. Au

détour d'un virage, je surprends trois jeunes chevrettes ou biches entrain de brouter l'herbe du bas-côté. Puis un renard traverse la chaussée et remonte le talus en m'observant longuement : « Ciel un diagonaliste ! » pense-t-il en voyant ma plaque de cadre. Encore plus loin, j'effraie deux jeunes brocards (chevreuils d'un an reconnaissables à leurs bois). La région est giboyeuse, paraît-il ! Dans la descente vers Auberive, je passe près de la source de l'Aube. Je vais continuer le reste de l'étape avec ce cours d'eau à mes côtés. Malgré son dénivelé descendant, de sa source à Bar-sur-Aube, presque en fin d'étape, la route adjacente a trop souvent tendance à jouer au yo-yo. J'espérais me laisser entraîner et voguer tranquillement, en échange, je dois sans arrêt enchaîner des petites bosses et de plus le vent vire au Nord avec de fortes rafales. La fin d'après-midi est pénible. Comme c'est, hélas, fréquemment le cas sous nos latitudes. Mais, enfin, Brienne-le-Château m'accueille et m'abrite pour la nuit. L'hôtel est calme, le repas simple mais bon, la nuit sereine.

Jeudi 10 septembre 2015

A peine parti, des bourrasques me secouent. Dès que je prends la direction du Nord ou Nord-Ouest, les grandes collines dans la champagne agricole m'offrant peu d'abri, je me retrouve collé à la route. Eole ne s'est pas couché cette nuit. Il faudra attendre les pittoresques villages d'Etoges et Montmort-Lucy pour voir le paysage se modifier et trouver de l'abri. En échange, des bosses vertigineuses me coupent le souffle et les pattes. Mais ce sont les vendanges ! Je suis distrait par tous ces convois qui se dirigent vers les vignes au lever du jour. Des groupes d'hommes et de femmes s'équipent de seaux et sécateurs pour cueillir ce précieux raisin. A certains endroits, la route est imprégnée de jus, les roues de ma bicyclette s'y collent et émettent un sonorité plus forte. L'odeur aussi est très caractéristique, presque du vin. A Dormans, une variété de commerces alimentaires me permet d'acheter de quoi me requinquer et trouver

mon repas pour midi. C'est également mon premier pointage du jour. Je compte manger vers Chauny au bord de l'Oise, mais dès Fère-en-Tardenois, je suis de nouveau exposé à un vent fort. Heureusement jusqu'à Péronne, la route n'est pas trop accidentée sauf la montée à la sortie de Soissons et autour de Cugny. Mais j'arrive tout de même à progresser sans trop de difficultés. C'est ensuite que cela se gâte sérieusement avec un toboggan composé de montées raides interminables, une circulation de poids-lourds qui vous rasent sans arrêt les moustaches et un vent vous empêchant tout repos. Il faut être résigné puisque c'est ainsi l'après-midi sous ces latitudes… à ce qu'il paraît… Bref, je crois que je suis plutôt du matin, mais la journée n'est pas finie et il me reste à trouver mon souper, je loge encore dans un hôtel sans restaurant. Avec quelques commerces rencontrés sur ma route jusqu'à Arras, je parviens à composer mon dîner et mon petit-déjeuner puis j'arrive enfin à destination. Bien sûr, j'ai remarqué que c'est la cueillette des pommes de terre nouvelles, mécanisée ou manuelle. Autre innovation, on trouve un peu partout des machines automatiques de vente de légumes devant les fermes évitant ainsi à l'agriculteur d'attendre le chaland. Le style des habitations a aussi changé, la brique fait son apparition. A l'hôtel, je reçois un SMS de Stéphane C., sariste de Bergues, qui désire me rencontrer entre Cassel et Bergues. Nous convenons de ne pas nous rater en échangeant nos horaires approximatifs de passage sur cet axe routier.

Vendredi 11 septembre 2015

Dernier jour et grosse inquiétude, l'hôtel était très bruyant et je ne suis presque pas arrivé à fermer l'œil de la nuit. Les occupants avaient l'air d'être des permanents et les discussions s'éternisaient à un fort niveau sonore, dans les couloirs et dans les chambres, avec parfois même des éclats de voix. Mais bon, il faut finir. Et il n'y a pas de grosses difficultés annoncées, le problème comme j'ai eu très peu de sommeil, je me sens fébrile, un peu vaseux et ressent le froid

matinal plus intensément. Dans l'obscurité nocturne, les nappes de brouillard, souvent denses, déposent une humidité sur moi, et même me traversent entièrement de part en part. Elles sont à la fois tendres et glacées. A Béthune, je recherche Jérôme B. au bord de la route, mais il doit encore être au lit, le veinard ! C'est à Hazebrouck que le jour pointe et que je vois enfin le bout de l'étape. J'y poste ma carte arrivée et affronte ma dernière ascension : la côte de Cassel.

Ensuite, comme prévu, je croise Stéphane C., en corsaire, mitaines et sans sur-chaussures. Moi, je suis couvert complètement, il fait à peine 6°. Il m'aide à finir cette étape. Nous cherchons la départementale D72 pour éviter une circulation matinale très dense sur la départementale D916. Nous traversons Bergues et le canal du même nom. Là, un attroupement d'oies blanches et grises ou cendrées attire notre attention. A la place des voitures, nous avons ces gros oiseaux dodus sur la chaussée, qui se dandinent tranquillement et qui cacardent à

tout va. Nous les évitons sans les effrayer et poursuivons notre route. Nous échangeons sur nos propres expériences de grandes randonnées et j'apprends que Stéphane a réalisé cet été un demi Tour de France USMetro au moment de la canicule et compte finir en 2016. Bien vite, nous atteignons sans encombre le Commissariat de Police.

Avant le coup de tampon final, nous immortalisons l'évènement devant un bateau résidant de façon permanente dans le port de Dunkerque. C'est la fin d'une deuxième série. Ouf ! Très vite, avec l'arrêt de l'effort, la forme revient vite et un chocolat chaud, avalé à la gare, me permet de retrouver un peu de couleur. Dans le train du retour sur Paris, des petites siestes éclairs effacent la fatigue de la mauvaise nuit passée. Pour moi, c'est aussi le moment de commencer le compte-rendu, je me souviens d'ailleurs que c'est en avril 2013 que j'ai entamé cette deuxième série, avec Strasbourg-Brest.